

DI RUSCIO Luigi, *Christs pulvérisés*, Toulouse, Ed. Anacharsis (Trad. italien 2009), 2017

Aucune hésitation possible : dès les premières pages le lecteur devra ou bien s'enfuir, ou bien se laisser emporter dans l'explosion du cœur de cet auteur autodidacte à la culture magmatique. Écriture à l'état brut, ce «roman mémoriel»¹ use de la puissance d'une *écriture en formation* et de la faiblesse d'une *norme incertaine*, pour témoigner crument de la période chaotique que l'Italie profonde a vécue entre fascisme et communisme. Cette écriture en perpétuelle recherche est un acte poétique à l'état brut. Son authenticité dérange autant qu'elle touche, et le bon sens "populaire" lasse autant qu'il interpelle. Episodes de lutte pour la survie et référencements académiques entremêlent les flashes d'une alternance agitée entre petits jobs (plonge dans une pizzeria genevoise) et appels à témoin des grands auteurs (Platon, Dante, Descartes, Cervantès, etc.). C'est à juste titre que l'auteur se qualifie, à plusieurs reprises sans doute par volonté incantatoire, de «dernier néoréaliste». Il partage avec ce mouvement d'intellectuels des années 1943 - 1950 la volonté de décrire «la réalité socio-politique telle qu'elle est, sans en occulter les problèmes et les injustices, dans un langage simple et direct, souvent calqué sur la langue de tous les jours».² Une foi en Dieu à couleur de braise qui ne veut pas se déclarer, est omniprésente, non pas comme la certitude d'une Eglise dont on accepte la Vérité, mais comme le besoin d'exister au-delà de toute idéologie (comme le communisme), de toute structure hiérarchique (comme l'Eglise catholique), et celui de retrouver le sens caché de l'abandon du Père : «le Christ le dit aussi, Abba, pourquoi m'as-tu abandonné ? Notre religion commence par cet abandon.»³ Dérision de soi et ironie du regard filtrent avec bonheur l'acribité d'un sentiment mis à nu et qui laisse s'échapper des flots de la révolte face à la destinée et de la jacquerie face à l'injustice. L'acte poétique, dans la sauvagerie de son naturel, sublime la corruption banale de la vie au quotidien et refaçonne le visage d'un Christ que défigure le mercantilisme (l'ami *Moscatritata* vend à la sauvette des Christs en plâtre pulvérisé de peinture pour les faire paraître de bronze). L'auteur rayonne de la joie improbable d'exister en dépit de tout : le doute, la contradiction, la désillusion, en bref l'amertume de la vie en général et en particulier celle d'un travailleur pauvre assoiffé de culture.

Jean-Marie Brandt, 5 janvier 2018

¹ p.125

² Cf. Wikipédia : le néoréalisme

³ p. 129